

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an, 24 fr.; — Six mois, 13 fr.; — Trois mois, 7 fr.; — Un numéro, 50 c.
Le volume semestriel, 12 fr., broché. — 17 fr., relié et doré sur tranche.

LA COLLECTION DES 19 ANNÉES FORME 38 VOLUMES.

Directeur, M. PAUL DALLOZ.

BUREAUX
13, QUAI VOLTAIRE

20^e Année, N^o 990 — 1^{er} Avril 1876

DIRECTION ET ADMINISTRATION, 13, QUAI VOLTAIRE
Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, seront considérées comme non avenues. — On ne repoud pas des manuscrits envoyés.

Administrateur, M. BOURDILLIAT. — Secrétaire, M. E. HUBERT.



LE 20 MARS, AU PALAIS DE L'INDUSTRIE. — Dépôt des tableaux du prochain Salon. — (Dessin de M. Lix, croquis de M. R. Fenwick.)

SOMMAIRE

TEXTE : Courrier de Paris, par Pierre Véron. — Nos gravures : Le 20 mars au palais de l'Industrie; — la cavalcade de Saint-Germain; — entrée triomphale à Madrid de l'armée espagnole; — inondation de la Seine; — Rouen et ses environs; — M^{me} d'Agout; — Alfred Holmès; — M^{me} Colet. — Courrier du Palais, par Petit-Jean. — Théâtres, par Charles Monselet. — Chronique musicale, par Albert de Lasalle.

GRAVURES : Le 20 mars au palais de l'Industrie. — La cavalcade de Saint-Germain-en-Laye. — Entrée triomphale à Madrid du roi Alphonse XII. — La Fête du grand-père. — Messe célébrée en présence d'Alphonse XII. — L'inondation de la Seine : Rouen et ses environs. — M^{me} la comtesse d'Agout; — M. Holmès; — M^{me} Louise Colet. — *Autvers*, tableau de M. Daubigny. — T^{Kindt}. — Échecs et rébus.

COURRIER DE PARIS

AIMÉZ-VOUS la musique? Il va y en avoir partout.

Après une longue disette, on annonce une abondance de nouveautés lyriques à laquelle nous ne sommes guère accoutumés.

D'abord l'Opéra.

L'homme le plus persécuté de France et de Navarre est à coup sûr, en ce moment, ce pauvre M. Halanzier. Voulez-vous vous faire une idée, par à peu près, de ce qu'est l'existence à laquelle il est condamné?

Il est sept heures du matin. M. Halanzier sautant en bas du lit, gagne son cabinet de travail. Déjà, quand il met le pied sur la place Vendôme, où il demeure, il a aperçu des ombres qui se promènent de long en large devant sa porte. M. Halanzier, qui flaire le danger, se précipite dans sa voiture. Les ombres courent derrière, et au moment où il débarque à l'Opéra :

— Cher monsieur, dit une des ombres d'une voix essoufflée, un mot... J'ai une lettre de recommandation de... c'est pour avoir un fauteuil à la première de *Jeanne d'Arc*.

— Pardon, intervient la seconde ombre, j'ai des droits antérieurs, je vous ai écrit au mois de janvier...

— Et moi, fait la troisième ombre, j'avais sollicité un billet à l'ancien Opéra, avant l'incendie.

M. Halanzier, accoutumé à ces instances, se sauve sans répondre et arrive dans son cabinet.

Un télégramme est sur le bureau.

Il l'ouvre.

« Impossible de terminer le décor du troisième acte avant la semaine prochaine. »

— C'est trop fort! qu'on aille me chercher le décorateur!

Un second télégramme arrive; il est signé de Mermet et est ainsi conçu :

« Faure indisposé, répétitions remises. Désespéré. »

Tandis que M. Halanzier, anéanti, s'arrache une poignée de cheveux, la porte s'entre-bâille :

— Monsieur, j'ai une lettre de recommandation... c'est pour un fauteuil.

— Allez au diable!

M. Halanzier s'enferme à double tour.

Une voix sort de dessous son bureau.

— Cher monsieur, je vous en supplie, une place pour la première de *Jeanne d'Arc*...

M. Halanzier prend la fuite, et cela continue ainsi jusqu'à minuit.

Avais-je tort de vous dire en commençant que le directeur de l'Opéra est un des hommes les plus persécutés de France et de Navarre?

~ Ses solliciteurs ont d'ailleurs une autre piste à poursuivre, et M. Léon Escudier n'est pas moins assailli aux Italiens, où les répétitions d'*Aida* sont poussées avec activité.

Le Théâtre-Italien se dispose, comme on dit, à mettre les petits plats dans les grands, et à rompre avec les habitudes de négligé qu'on lui a trop justement reprochées.

Au lieu de ces décors limés, écaillés, usés sur toutes les coutures, qui figuraient des morceaux de palais ou des forêts tombant en miettes, on aura des toiles brossées tout exprès.

Les costumes grasseyés et passés ont été mis au rebut.

Tout flambant neuf.

Il y aura même un ballet!

Où, un ballet sacré, dansé dans le temple de Memphis par vingt-quatre danseuses.

La salle Ventadour n'en reviendra pas.

Verdi, qui est arrivé à Paris, s'est installé à l'hôtel de Bade et préside lui-même aux études de son œuvre, qui pourrait bien n'être qu'un avant-goût.

Il paraît, en effet, que le Théâtre-Italien recommencera à fonctionner régulièrement au mois d'octobre, sous la direction de M. Escudier.

Il paraît aussi que Verdi aurait promis d'écrire, spécialement pour Paris, une partition qui verrait le jour dans l'hiver de 1876.

Quant aux interprètes d'*Aida*, ils ne sont pas encore ici, à l'exception de M^{me} Stoltz.

M^{me} Waldman, Masini, le brillant ténor, et les autres, ne quitteront le Caire que le 13 avril. Ils arriveront à Paris le 17 et joueront le 20. C'est ce qui s'appelle mener royalement les choses.

~ C'est une figure bien à part que celle de ce Verdi, que nous allons applaudir bientôt.

Quel contraste avec les faiseurs! Comme sa simplicité semble étrange, lorsqu'on a vu s'étaler naïvement la vanité de tant de croque-notes surfaits!

Verdi ne sait pas ce que c'est que de jouer de la réclame. Il poursuit un idéal sans cesse redoublé, ainsi qu'*Aida* l'attestera prochainement. Et, préoccupé uniquement de son art, il n'a pas seulement le temps de se soucier du savoir-faire.

Après ses succès éclatants, le *Trovatore*, *Rigoletto*, etc., il aurait pu, comme tant d'autres, s'immobiliser! Pas du tout. S'assimilant les tendances nouvelles de la musique, il s'est bravement engagé dans des voies inexplorées pour lui.

Peu de gens sont capables d'un pareil effort.

On nous racontait hier un mot de Verdi qui peint l'homme tout entier.

Victor-Emmanuel professe pour le talent de Verdi une admiration d'autant plus remarquable qu'il est, en somme, aussi dilettante que possible.

Un jour, dans une solennité où l'on avait exécuté une cantate de Verdi, le roi l'aborde respectueusement, et, tout haut, de façon à être entendu :

— Je suis heureux de saluer en vous un des maîtres de l'art.

— Dites un élève, sire. On n'a pas le droit d'être content de ce qu'on trouve lorsqu'on a conscience de ce que l'on cherche.

~ Les faits divers ont parfois de singulières formules à leur service.

Je vous recommande particulièrement celle-ci, à laquelle je me garderais bien de changer quelque chose :

« Depuis quelques jours, les habitués des théâtres et des bals publics de Paris remarquent la présence insolite d'une femme encore jeune, tout de noir habillée, tenant à la main un mouchoir qui paraît baigné des larmes de l'étrange visiteuse. Cette femme, M^{me} B..., cherche partout sa jeune fille de dix-huit ans, qui a disparu de chez elle il y a un mois environ. Cette malheureuse nous a fait le récit de son infortune; elle a successivement visité Nice, Monaco, Saxons-les-Bains, croyant, sur les indications qui lui étaient données, pouvoir retrouver son enfant. »

Voyez-vous ce mouchoir qui reste baigné de larmes pendant deux ou trois semaines, et qu'on a soin de tenir à la main pour attendrir le monde?

Le sujet a beau ne pas être gai, on ne peut s'empêcher de rire devant cette rédaction burlesque.

~ Serons-nous mis en tube, serons-nous attachés à la queue d'un cerf-volant?

Ces deux systèmes inédits de locomotion ont tour à tour été préconisés pendant la présente semaine.

Le tube est de l'invention d'un ingénieur anglais du nom de Nursey.

Rien de plus simple. On lancerait les wagons au fond de la mer dans cet appareil curieux

Et bon voyage!

Bon, peut-être! Mais agréable?

Quelle charmante traversée l'on ferait dans ce tuyau de cheminée horizontale? L'homme réduit à l'état de colis et assimilé aux paquets de lettres que l'administration des télégraphes aspire dans ses tubes pneumatiques.

Ce serait d'un effet délicieux dans les romans de l'avenir. On y lirait :

« Emma et Jules s'étaient rencontrés en tube pour la première fois. Isolés du monde dans cet appareil mystérieux, leurs cœurs ne s'en étaient épris que plus vite, et ils avaient senti en eux des bouillonnements aussi tumultueux que les bouillonnements de la mer qui grondait au-dessus de leurs têtes. »

Quant à l'homme au cerf-volant, c'est un Belge qui doit faire, ces jours-ci, une expérience au bois de la Cambre. Plus de ballons! on vous enlèverait sans secousse, après quoi un système d'ailes ou de rames se chargerait de vous conduire à destination.

Toutes les fois que des chercheurs s'égarer à la poursuite de ces utopies, je suis étonné qu'ils ne fassent pas un meilleur usage de leur esprit d'investigation.

Avant de regarder en l'air, regardez-donc autour de vous. Que de perfectionnements à trouver!

La locomotion à vapeur, qui est restée stationnaire depuis des années, a-t-elle donc dit son dernier mot?

L'application de l'électricité comme moteur n'est-elle pas à elle seule digne d'occuper les recherches des savants.

Quel besoin éprouve-t-on dès lors de s'égarer en l'air, quand, ici-bas, autour de nous, il reste tant à faire.

Oh! les chercheurs de midi à quatorze heures!

~ Mars n'a pas failli aux vieilles traditions.

L'invasion annuelle des tapeurs de pianos, des râcleurs de violons, des souffleurs de cuivre, s'est produite avec une impitoyable régularité.

Je ne parle pas, bien entendu, des vrais artistes, de ceux qu'on applaudit toujours avec joie et qu'on voudrait entendre plus souvent.

Mais elle est féroce dans ses prétentions la phalange des fruits secs de l'art.

Ses salons, dans cette saison, sont métamorphosés en autant de traquenards où les plus malins sont pris sans pouvoir s'échapper.

Comment faire?

M^{me} de X..., une femme charmante, vous a dit, avec son gracieux sourire :

— Cher monsieur Bénard, on ne vous voit plus; c'est bien mal à vous de désertir quand vous vous savez désiré.

— Madame...

— Si vous voulez que je vous pardonne, il faut me promettre de venir mercredi soir

— Comment donc.

— J'ai votre parole alors.

Et M^{me} de X... vous a tendu sa petite main blanche, qui vous a paru serrer la vôtre avec un frémissement tout particulier.

Il n'en faut pas davantage pour vous donner de vagues espérances de conquête, et vous attendez le mercredi avec une fébrile anxiété.

Il arrive enfin; vous aussi vous arrivez.

Une dame est debout; à côté du piano, une dame dont les yeux bifurquent, dont les dents postiches ont l'air de vouloir s'évader. Ouvrant la bouche de façon à ce que les pivots de son ratelier n'aient de secret pour personne, elle exécute un air de Meyerbeer comme un bourreau exécute un patient.

Quand la dame a refermé l'ouverture de son four, vous applaudissez; parce que si vous n'applaudissez pas, vous passeriez pour un mal appris.

Mais, au moment où vous battez des mains, M^{me} X..., qui s'est fauflée derrière vous, vous interpelle soudain :

— N'est-ce pas que vous êtes ému et que c'est un beau talent? Si elle avait un peu plus de physique, il y a longtemps qu'elle serait à l'Opéra-Comique.

— Sans doute

— Mais les directeurs sont intraitables pour les

femmes laides. Aussi en est-elle réduite à donner deux concerts tous les ans.

Vous voyez venir le coup; mais, avant même que vous ayez songé à le parer, M^{me} de X... continuant : — Voici quatre billets à vingt francs. Je n'en donne que deux au commun des mortels; mais, vous qui venez de témoigner à ma protégée une sympathie si particulière....

Ouvre-toi, mon pauvre porte-monnaie, tu n'as pas autre chose à faire.

Roqueplan avait, pour ce, surnommé le mois de mars la *revanche des sourds*.

~ Nous recevons la lettre suivante :

« Monsieur,

« Votre chronique s'est souvent faite l'écho des réclamations fondées. C'est ce qui m'enhardit à vous écrire pour protester contre la dévastation du jardin des Tuileries, qu'on est en train de bouleverser comme on saccagea jadis le pauvre Luxembourg. On a commencé par abattre une partie des vieux arbres; on continue en faisant mourir ceux qui restent à l'aide d'un moyen infailible de destruction.

« On exhause, en effet, le terrain du côté des quais d'environ quarante centimètres; avec les remblais antérieurs, les arbres se trouvent enterrés de plus d'un mètre au-dessus de leurs racines.

« Ils n'en ont plus pour un an.

« Ce n'est pas tout; il paraît qu'on tient en réserve un projet qui raserait la terrasse du bord de l'eau, un des points de vue les plus jolis de Paris.

« Il me semble que si la presse voulait prendre en main cette cause si juste, elle ferait lâcher prise à ceux qui ont entrepris cette tâche barbare. »

Notre correspondant se fait, hélas! de bien grandes illusions sur l'efficacité des interventions du journalisme.

On l'a vu avec le Luxembourg. Plus il y eut unanimité dans la presse, moins sa voix fut écoutée. Il en sera de même pour les Tuileries, sur lesquelles s'exerce en ce moment sans contrôle l'irresponsabilité des ravageurs subalternes.

~ Les patineurs étaient dans l'angoisse, le Cirque des Champs-Élysées devant être restitué pour le 1^{er} mai aux exercices équestres en vue desquels il a été spécialement construit.

Qu'ils se rassurent, tout n'est pas perdu; la rive gauche va leur offrir un refuge, en même temps que la plupart des villes d'eaux se préparent à *skatinger* à roulettes que veux-tu.

Que l'hiver on s'offre ce passe-temps réchauffant, je le conçois.

Mais l'été! A coup sûr, si du temps où la question était en vigueur on avait fait figurer parmi les supplices infligés aux prévenus l'obligation de se tremousser ainsi par trente-cinq degrés de chaleur, il n'y aurait pas eu assez d'indignation pour protester contre ce châtement.

Ce châtement, on en fait un plaisir. Chacun est libre de se récréer comme il l'entend; mais convenez que ces excès de transpiration constituent une drôle de volupté.

~ La chose est décidée : nous aurons d'ici à deux ans ou trois ans au plus une Exposition universelle. Le *Journal officiel* a parlé.

Aucun doute n'est donc permis.

Nous avons ici même présenté les raisons qui militaient pour et contre l'Exposition.

Les premières l'ont emporté. Il ne s'agit plus que de se préparer à faire au monde les honneurs de Paris.

Il faut bien le dire, c'est pour les Parisiens une période d'abnégation et de sacrifices que la durée d'une Exposition universelle.

Chacun d'eux pourrait mettre sur sa porte cet écriteau : « Exproprié pour cause de cosmopolitisme. »

Vous la rappelez-vous l'année de tohu-bohu 1867? C'était brillant, je n'en disconviens pas, mais c'était aussi assommant.

Vous entriez dans un restaurant. Toutes les tables étaient entourées d'Anglais, d'Allemands, de Russes, d'Italiens, d'Espagnols, dont les mâchoires travaillaient avec un bruit formidable.

Vous interpelliez le garçon.

— Monsieur!

— Est-ce qu'il n'y aura pas bientôt une place de libre?

— Si monsieur veut revenir vers les trois heures.

— Comment! vous m'offrez de déjeuner à trois heures; vous moquez-vous de moi?

— Dame, monsieur, il y a du monde inscrit pour quatre fournées à chaque table.

— Allez au diable!

Et les cochers! vous souvenez-vous? Leur fouet semblait être devenu le sceptre du monde. Lorsque vous demandiez à l'un d'eux s'il était libre, il vous toisait comme si vous lui aviez adressé une insulte personnelle.

Si, par hasard, vous parveniez à conquérir les bonnes grâces de l'un d'eux, il vous posait des conditions autocratiques.

Je me rappelle entre autres un de mes amis qui fut tout surpris de voir soudain son automédon s'arrêter et entrer dans une gargote.

Mon ami essaya de protester; mais l'autre d'un ton superbe :

— Il faut peut-être bien que je dine. Je n'ai rien pris depuis ce matin.

Et les théâtres!

C'était une véritable invasion. Les directeurs, sentant combien il était inutile qu'ils se missent en frais de nouveautés pour des assistants étrangers que la salle intéressait plus que le spectacle, les directeurs ne nous servaient plus que des rogatons.

Quant aux tarifs de tous les objets de consommation, de luxe ou de plaisir, vous n'ignorez pas qu'ils subirent alors une augmentation d'une bonne moitié.

Vous n'ignorez pas non plus que, consciencieusement, on eut soin de maintenir, une fois l'Exposition passée, les prix qui, soi-disant d'abord, n'avaient été établis qu'à titre transitoire.

Nous allons, à coup sûr, repasser par toutes ces étamines avec la nouvelle Exposition universelle. Mais, que voulez-vous, quand on est une capitale, il faut savoir souffrir pour être belle. Il restera toujours à ceux des Parisiens que ces brouhahas horripileraient trop la ressource de louer leurs appartements en garni.

~ Tout n'est pas rose dans le métier de jockey, ainsi que vient de le prouver l'accident arrivé à Charles Pratt, l'habile entraîneur.

Cet accident est d'autant plus cruel, que Pratt n'était pas placé dans des conditions qui fissent craindre pour lui une semblable carrière.

Les jockeys de steeple-chase savent, eux, à quoi ils s'exposent et quels risques ils courent.

Il faut dire qu'il semble y avoir pour eux des grâces d'état; où tout simple mortel se tuerait net, ils en sont quittes pour quelque fracture inoffensive.

On a récemment enterré à Londres, un jockey de steeple qui, dans le cours de sa vie de sport, s'était cassé six fois la jambe et neuf fois le bras. Un assez joli spécimen, comme vous le voyez, des dangers de la profession.

Les annales du turf anglais racontent aussi l'histoire d'un héros de la casaque, à qui il arriva ce qui suit :

En courant une course plate il fut, comme Charles Pratt l'autre jour, heurté avec tant de violence contre un poteau, que sa jambe fut désarticulée à la cheville. Il eut néanmoins le courage de rester en selle jusqu'à la fin et gagna le prix.

Seulement, il avait perdu tant de sang que, lorsqu'après la course, on fit la pesée réglementaire, il n'avait plus le poids. A titre exceptionnel, on décida de lui maintenir la première place.

Convenez qu'il n'avait pas volé cette faveur.

~ Tressaillez d'aise, amateurs de causes célèbres.

L'affaire du dentiste empoisonneur promet de vous tourner des émotions de premier choix.

Tout à fait neuf et ingénieux, le système de ce praticien qui, en plombant les dents de sa clientèle, introduisait dans la composition dont il se servait des substances toxiques qui vous expédiaient dans l'autre monde à bref délai.

Il paraît que c'est surtout sur des membres de sa famille qu'il opérait.

On avait prétendu d'abord qu'il s'était fait payer

par diverses personnes pour les débarrasser ainsi des gens qui les gênaient.

Le fait n'est pas confirmé.

Le dentiste empoisonneur n'en est pas moins appelé à prendre rang parmi les criminels célèbres, à côté de son confrère Aimé de Nevers, celui qui faisait du chloroforme un si drôle d'emploi, et qui, après avoir fait son temps au bagne de Toulon, avait créé dans cette ville un cabinet de consultations des plus achalandés.

Les reporters sont dans la jubilation.

L'un d'eux s'écriait, hier, dans un élan de joie :

— On dit qu'il y aura au moins huit autopsies! A cent lignes chaque, et à trois sous la ligne, c'est un joli denier.

~ Le rendez-vous à la mode a été, cette semaine, le concours hippique du palais de l'Industrie.

Pendant qu'au premier le jury de peinture fonctionnait selon la formule, au rez-de-chaussée s'étaient des examens d'espèce toute différente.

Le public qui se presse aux concours hippiques n'est pas toujours absolument compétent; mais cela pose si bien de tenir le lorgnon à l'œil, de toiser les chevaux de trait ou de selle.

Quant aux dames, c'est pour elles une exposition de toilettes. On n'a pas beaucoup d'occasions d'exhiber ses robes devant d'aussi nombreux assistants.

Comme je sortais du palais de l'Industrie, j'ai recueilli un mot de gamin qui ne manque pas de pittoresque.

Un fiacre s'avancait, hideux, malpropre, remorqué par une haridelle efflanquée et boiteuse auprès de laquelle Rossinante elle-même aurait fait l'effet d'une bête splendide.

Le gavroche s'approche et, avec le plus grand sérieux :

— Monsieur vient pour le concours des chevaux de luxe?...

~ La crémation est derechef à l'ordre du jour. Divers journaux ont publié ces jours-ci des articles pour ou contre l'innovation projetée.

On sait, en effet, que le conseil municipal de Paris a mis le problème à l'étude et invité les inventeurs à se creuser la cervelle pour trouver le moyen le plus économique de calciner les trépassés.

— Alors, a dit quelqu'un, il faudrait apporter une variante à l'almanach.

— Laquelle?

— Dame! il faudrait mettre le jour des Morts au mercredi des cendres.

~ M. X... a adoré sa femme.

Il y avait de quoi. M^{me} X..., en effet, a passé à juste titre pour une des plus jolies femmes de Paris. Seulement, aujourd'hui elle compte quarante-cinq printemps bien soûnés et on commence à trouver un peu ridicule que son mari la surveille toujours avec une vigilance d'Othello.

On causait de cet époux tardivement ombrageux : — Pauvre M. X..., fit un de nos confrères, il a inventé la jalousie honoraire!...

PIERRE VÉRON.

AVIS

Nos abonnés ne nous en voudront pas de leur avoir supprimé quelques colonnes de texte au profit de la bonne impression de la gravure exceptionnelle que nous leur offrons aujourd'hui. *La Fête du grand-père* est un des tableaux les plus gracieux et les plus savants de M. Le'oir. En donnant une grande importance à sa reproduction ici, nous sommes sûrs de répondre au désir de tous ceux qui l'ont admiré au dernier Salon ou qui en ont lu la critique dans le courrier de M. Merson.

M. Lavée, notre habile dessinateur, a mis, du reste, tous ses soins dans l'exécution du dessin que M. Bellanger a mis de longs mois à graver avec tout son talent.

C'est, croyons-nous, l'expression de la gravure sur bois la plus complète qui ait été produite dans les journaux illustrés.



Massiers. Echevins de Saint-Germain. Musique d'infanterie Louis XV. Tambours à grosses têtes. Fantasia du goudou arabe. Chars des charlatans, de Bacchus et de l'Agriculture. Quêteurs. Chef de la cavalcade. Bébés. Mousquetaires. Famille nègre.

SAINT-GERMAIN-EN-LAYE. — Grande cavalcade de bienfaisance, organisée par la ville et la garnison. — (D'après nature, par M. Vierge)



ESPAGNE. — Rentrée à Madrid du roi Alphonse XII et de l'armée du Nord. — (Dessin de M. Lix, d'après le croquis de M. R. Balaca, dessinateur de campagne de Sa Majesté.)

NOS GRAVURES

Le 20 mars au palais de l'Industrie

POLITIQUE à part, le 20 mars est toujours une date importante pour les artistes. C'est le dernier terme du travail accompli pendant l'année, et, satisfait ou non de son œuvre, le peintre, qui tient à passer par le jugement du public ou qui veut conquérir ses grades dans le grand tournoi des médailles, se voit obligé de s'en détacher, pour ne plus la revoir que le fameux jour du vernissage. Aussi, dans les derniers jours, quelle fièvre, pour terminer à temps cette toile, qui doit donner ou affirmer la réputation, le succès! Quelle anxiété pendant les nombreuses visites à l'atelier de tel confrère, de tel amateur! On retouche par-ci, on met un glacis par là, et enfin le crochet du commissionnaire, la voiture à bras, la voiture de déménagement pour les colosses, emmène, en le housculant, ce cher cadre qu'on a si délicatement touché sur le chevalet. L'enfant caressé devient colis, et, passant devant le bureau de numérotage, que nous représentons dans notre première page, va s'entasser dans l'encombrement des autres colis.

On nous raconte qu'un peintre en retard, il y en a beaucoup, pour donner la dernière main à sa toile, était monté, l'autre soir, dans la voiture de translation et, la palette à la main, continuait ses retouches, au grand jour, sans se préoccuper du reste. C'est probablement un canard, mais ce qu'il y a de certain, c'est que la plupart des artistes accompagnent leurs tableaux, autant pour en surveiller le transport que pour retrouver là les amis et se payer les prémices de l'Exposition.

Nous y avons mis aussi le bout de notre nez; mais les tableaux, vus dans toutes les inclinaisons, à plat, la tête en bas et par derrière... ne nous ont pas permis de porter notre jugement sur le prochain Salon. Pour de grandes toiles, il y a de grandes toiles; nous souhaitons que, retournées, on dise d'elles que ce sont de grands tableaux.

La cavalcade de Saint-Germain

A l'occasion de la mi-carême, la ville de Saint-Germain-en-Laye vient de donner une magnifique cavalcade de bienfaisance, organisée par la municipalité, et à laquelle la garnison a prêté un large concours.

L'historique, mêlé à la fantaisie, donnait à l'ensemble du cortège un aspect des plus pittoresques, dont le dessin de notre collaborateur, M. Vierge, donnera une plus juste idée à nos lecteurs qu'aucune description écrite.

De une heure à six heures, la cavalcade parcourut les principales rues de la ville, les quêteurs faisant merveille et recueillant une abondante collecte qui permettra de venir en aide à bien des misères.

A six heures, le goup arabe, pour clore la fête, exécutait une brillante fantasia sur la pelouse du parc. Les cavaliers, dressés sur leurs larges étriers, étendards et burnous flottant au vent, faisant parler la poudre et lançant leurs chevaux à toute vitesse.

Adressons, en terminant, nos sincères compliments à MM. Moisson, Isnard, de Beaumont, lieutenant-colonel au 24^e dragons, Fauvel, architecte de la ville, Lancelin, et aux nombreux délégués civils et militaires, pour le bon goût et la scrupuleuse exactitude qu'ils ont su imprimer à leur cavalcade, qui a été des plus brillantes et ouvre dignement la série des fêtes annuelles.

Entrée triomphale à Madrid de l'armée espagnole

Madrid, 23 mars.

MONSIEUR le Directeur, je vous adresse deux croquis des principaux épisodes du retour de S. M. don Alphonse XII à Madrid. La veille de son entrée dans la capitale, le saint sacrifice de la messe fut célébré par S. E. le patriarche des Indes au camp d'Amaniel. Vingt-cinq mille soldats, vingt-cinq mille héros, assistaient à cet acte solennel. L'aspect du camp au moment de l'élévation était im-

posant. La population de Madrid s'y était transportée en masse, malgré les deux lieues qui la séparent de la capitale. Tous les Madrilènes voulaient unir leurs prières à celles du patriarche des Indes en faveur d'une paix depuis si longtemps désirée.

A son entrée triomphale à Madrid, le roi, les généraux, les troupes, ont été littéralement couverts de couronnes. Des milliers de colombes enrubannées s'envolaient à leur passage; les fleurs, les pièces de vers, les piécettes et les duros (1 fr. et 5 fr.) étaient jetés à profusion à ces soldats aguerris par vingt combats.

Les agents de police et les cavaliers échelonnés sur le passage du roi pouvaient à peine contenir la foule, laquelle, ivre d'enthousiasme, criait à tue-tête: « Vive la paix! Vive le roi pacificateur de l'Espagne! »

Veillez agréer, etc. — RICARDO BALACA.

Inondation de la Seine — Rouen et ses environs

L'OURAGAN qui a été si violent à Paris, le dimanche 12 mars, a été effroyable à Rouen: la Seine débordée ressemblait à une mer houleuse, et des rafales épouvantables balayaient les quais inondés. Les arbres du cours ont été endommagés, déracinés ou cassés par le milieu. Les monuments publics ont beaucoup souffert, et surtout les églises. La cathédrale a perdu trois ou quatre corniches. L'extrémité du clocher de Saint-Gervais, d'une hauteur de plus de six mètres, a été détachée et est tombée avec fracas sur la toiture de l'aile droite, qu'elle a défoncée. A la barrière du Havre, les ateliers d'un photographe ont été complètement rasés par l'ouragan.

Les environs de Rouen ont été également éprouvés; à la Bouille, la place de l'Église a été envahie par l'inondation, et un bateau, le *Voltigeur*, coulé par la violence de la tempête; le Pont-de-l'Arche, Elbeuf, offrent les mêmes aspects dévastés.

Du haut du mont Riboudet, l'œil embrassait un grand et magnifique spectacle. En face, la plaine, couverte d'eau à perte de vue en beaucoup d'endroits, l'inondation atteignait le sommet des arbres des routes. Cela produisait, à fleur d'eau, une ligne de points noirs, comme les limites des départements sur les cartes. Dans le fond, l'île du Petit-Gay, à moitié submergée, et Rouen, avec ses édifices et monuments, le clocher décapité de Saint-Gervais, la tour Jeanne d'Arc, Saint-Ouen, Notre-Dame, et, plus à droite, la chapelle de Bon-Secours et la gare d'Oissel.

M^{me} d'Agoult

MADAME d'Agoult (Daniel Stern), morte à soixante-dix ans, était restée belle en dépit des années; ce n'était pas l'éclat éblouissant de sa jeunesse qui frappait en elle, mais un éclat plus doux, plus tempéré, qui charmaient l'âme davantage peut-être. C'était la grande dame dans toute sa perfection; et, quoi qu'elle fût infiniment au titre de républicaine, on pouvait dire d'elle, toutefois, qu'elle n'avait jamais eu de rouge que le talon.

La meilleure compagnie de tous les partis se réunissait chez elle, la tolérance et la bienveillance étant les hôtes constants de la maison. MM. Littré, Renan, le prince Napoléon, Berthelot y coudoyaient des catholiques comme MM. de Flavigny et de Vieil-Castel, y saluaient MM. Nisard, É. de Girardin, Ed. Thierry; des artistes comme Alfred Holmès, Charles Blanc, Rossi, y étaient les hôtes bienvenus et fêtés. M^{me} d'Agoult laissa un grand nombre d'écrits: *Nélida*, le seul roman sorti de sa plume, est plutôt l'œuvre de la femme que de l'écrivain; elle y laisse deviner certaines illusions de sa jeunesse et les déceptions de son cœur.

Les Esquisses morales, une des œuvres les plus exquises et les plus parfaites de l'écrivain. Elle s'y montre moraliste profond et fin, qui juge en homme et voit en femme.

L'Histoire de 48, écrite d'un style grave, concis, impartial, qui reste, aujourd'hui encore, la plus parfaite, peut-être, des histoires de ce temps étrange et agité.

Les Dialogues sur Gœthe et Dante, *L'Histoire de la fondation de la république des Pays-Bas*, les *Mémoires*, sont les derniers ouvrages de cet esprit élevé et fort qui a su, malgré son sexe, conquérir sa place parmi les meilleurs écrivains de son siècle.

Alfred Holmès

LE plus grand musicien que l'Angleterre ait jamais produit, sans doute, vient de mourir à Paris, qu'il avait choisi pour résidence depuis plus de dix ans, après y avoir trouvé l'amour dans le mariage. Il est mort en pleine jeunesse, à trente-neuf ans, d'une maladie de cœur, que les luttes et les angoisses de sa vie artistique n'avaient pas peu contribué à développer en lui. Il laisse un grand nombre d'œuvres remarquables: des symphonies, des ouvertures, des oratorios, et enfin un grand opéra en cinq actes, *Inès de Castro*, qu'on dit être son chef-d'œuvre, écrit pour Paris, mais que M. Halanzier aura sans doute la malchance de laisser passer le détroit avant de s'en assurer la propriété. Selon toutes les prévisions, les Anglais tiendront à honneur d'inaugurer leur opéra national avec *Inès de Castro* de leur grand compositeur dramatique.

L'œuvre la plus connue d'Alfred Holmès est sa symphonie *Jeanne d'Arc*, exécutée depuis huit ans dans toutes les grandes villes d'Europe, et reçue partout avec enthousiasme. Cette œuvre doit être donnée à Orléans, le 6 mai, sur le désir de M^{re} Dupanloup, à l'occasion des fêtes de l'héroïne.

Il serait difficile d'assigner aujourd'hui la place que doit prendre Holmès parmi les maîtres de l'art; mais ce que l'on peut affirmer avec un grand critique, sans crainte d'être démenti par l'avenir, « c'est qu'il lui a été donné d'inventer dans la tradition et de faire du nouveau qui durera. »

Alfred Holmès n'était pas pour rien du pays de Shakespeare. Ses œuvres, en effet, débordent d'un souffle dramatique si intense, que ses symphonies mêmes, malgré leur austérité de style, savent exprimer encore toutes les joies et toutes les douleurs humaines. C'est en cela qu'il sort de la tradition et reste vraiment chef d'école.

Sa dépouille mortelle, déposée dans un caveau provisoire au cimetière Montparnasse, attend que la ville de Londres réclame à la France son grand musicien.

M^{me} Colet

MADAME Colet, née Louise Révoil, récemment décédée, naquit à Aix (Bouches-du-Rhône), le 15 septembre 1810 et vint à Paris en 1835. Après son mariage avec Hippolyte Colet, musicographe et compositeur. Après la mort de son mari, en 1851, elle se tourna vers la littérature et remporta quatre fois, à partir de 1839, le prix de poésie de l'Institut. Au temps de ses succès académiques, elle engagea avec l'auteur des *Guêpes*, M. Alphonse Karr, des polémiques plus que violentes. Pendant les années qui ont suivi la formation du royaume d'Italie, M^{me} Colet a fait dans ce pays, et surtout dans la province de Naples, de longs séjours pendant l'un desquels les haines superstitieuses excitées contre elle à l'occasion du choléra, ont failli lui coûter la vie. M^{me} Colet, outre ses poèmes couronnés, a publié plusieurs séries d'ouvrages et de nombreuses poésies.

Nous donnerons dans notre prochain numéro la suite de l'intéressante nouvelle de M. A. Brébion, *Un loup de mer appelé en consultation*.

THÉÂTRES

COMÉDIE-FRANÇAISE: M^{lle} Nathalie; *Amphitryon*. — THÉÂTRE HISTORIQUE: Reprise de *la Maison du pont Notre-Dame*, drame en cinq actes et six tableaux, par MM. Théodore Barrière et Henry de Kock. — *Mon cloqueur*, par M. Gustave Nadaud.

LA représentation de retraite de M^{lle} Nathalie est annoncée pour le 1^{er} avril. M^{lle} Nathalie quitte la Comédie-Française « après vingt-sept ans de service », dit l'affiche. Mais, avant de se fixer à la Comédie-Française, elle avait déjà fait les beaux jours de plusieurs théâtres, entre autres des Folies-Dramatiques, et successivement du Gymnase, du Vaudeville et du Palais-Royal. Elle

avait été une superbe jeune fille, aux épais cheveux noirs, aux yeux immenses et profonds, à la lèvre altière, aux formes splendidement accusées. Un assez grand nombre de contemporains se la rappellent encore dans *la Fille de l'air*, une féerie des frères Cogniard, et dans *Un ange au sixième étage*. Temps primitifs de l'art dramatique! Faciles succès! Je serais tenté de croire que ce fut la période la plus heureuse de la carrière de M^{lle} Nathalie; elle en conviendrait elle-même si on l'interrogeait. Elle avouerait que rien n'a valu pour elle les applaudissements sincères jusqu'au délire des spectateurs populaires, surtout de ceux qu'on appelait alors les *titis*, âmes jeunes et candides, natures passionnées qui laissaient pendre leurs pieds le long des galeries...

Plus tard, M^{lle} Nathalie s'est trouvée en présence des magnifiques et aristocratiques chambrées de la Comédie-Française; elle a été applaudie par bien des mains patriciennes. La prose d'Octave Feuillet et d'Emile Augier, mélodieuse, a remplacé sur ses lèvres la prose des frères Cogniard et de Michel Delaporte. Est-il certain qu'aucun regret ne se soit jamais glissé dans son cœur? Elle avait été amenée un peu tard dans la maison de Molière, et, au bout de quelques années, elle devait se résigner à l'emploi des mères, des belles-mères, des tantes, des... non, j'hésite à écrire cet horrible mot de duègne. Il n'est trop vrai cependant que celle qui avait été *la Fille de l'air* devint insensiblement Marceline de *la Folle Journée*. Pauvre Nathalie! Le premier pas franchi, — celui qui coûte le plus, à dire d'experts, — elle s'embéguina résolument, mit des mitaines, et joua tous les rôles à confitures qu'il plut aux auteurs de lui apporter; ce fut tour à tour la notaire du *Village*, l'épouse tremblante de *Maitre Guérin*, M^{me} des Aubiers de *la Joie fait peur*. C'est dans ce dernier rôle qu'elle paraîtra pour la dernière fois, le 1^{er} avril.

Un livre devenu assez rare, *les Coulisses des théâtres de Paris*, par M. Albert Vizentini, aujourd'hui directeur de la Gaité, donne cet amusant croquis de M^{lle} Nathalie: « Je vous présente une vraie femme, toujours bonne grosse commère, s'emportant comme une soupe au lait, portant bien des cheveux blancs qui lui servent à imiter M^{me} Allan; c'est Nathalie. A l'apparence brutale et le fond très-bon. Des réparties spirituelles, le cœur souvent sur la main. Possède, pour son malheur, un mauvais estomac et attrape toujours un mauvais coup: il ne se passe pas de jour qu'elle ne tombe dans la rue, à moins qu'elle ne reçoive quelque chose sur la tête. Bref, une lamentation perpétuelle. »

A ce même Théâtre-Français, les études ont commencé pour une reprise d'*Amphitryon*, à laquelle on veut donner un certain éclat. Ce chef-d'œuvre en vaut la peine, bien que le bon Molière, selon son habitude, ait pratiqué de larges emprunts aux *Sosies* de Rotrou. Ainsi, il faut se déshabituer de considérer comme siens les deux vers célèbres:

Le véritable Amphitryon
Est l'Amphitryon où l'on dîne.

Avant Molière, Rotrou avait écrit:

Point, point d'Amphitryon où l'on ne dîne point!

Décidément, notre grand comique avait le génie de la rapine.

Les épilateurs d'éditions signalent encore ce vers de Rotrou:

J'étais chez nous, longtemps avant que d'arriver.

Molière l'a paraphrasé ainsi:

Et j'étais venu, je vous jure,
Avant que je fusse arrivé.

Le rôle de Mercure sera joué par M. Got, et celui de Sosie, par M. Coquelin.

La Maison du pont Notre-Dame, que le Théâtre-Historique vient de reprendre, est un vieux drame emprunté au répertoire criminel de l'ancien boulevard du Temple. Arrive-t-il de l'Ambigu ou de la Gaité? je ne saurais préciser. Mais il a toutes les qualités requises pour inspirer l'effroi et donner la chair de poule aux habitants du quartier du Châtelet. Que peut-on exiger de plus? *La Maison du pont Notre-Dame* est tirée d'un roman de M. Henry de Kock, intitulé: *le Médecin des voleurs*, qui a causé bien des insomnies aux lecteurs d'il y a quinze ans.

Il me semble que M. Henry de Kock, depuis quel temps, a ralenti le cours de ses productions. Il avait un grand zèle, une imagination variée, un esprit curieux, qui l'avait même une fois porté à refaire un roman de Rétif de la Bretonne: *les Hommes volants*. Il ne se traînait pas exclusivement dans la littérature judiciaire, trop à la mode en ces récentes années. — Mais de quoi vais-je m'aviser de parler de M. Henry de Kock au passé? Il n'attend, sans doute, qu'une occasion de se produire de nouveau, et il y sera encouragé par l'accueil que le public a fait à *la Maison du pont Notre-Dame*.

Je prends mon bien où je le trouve, selon une illustre autorité. Aujourd'hui, par exemple, je le trouve dans un recueil de *Chansons nouvelles et inédites* que publie M. Gustave Nadaud. Ce n'est pas sortir de mes attributions théâtrales que de citer ces agréables couplets: *Mon Claqueur*.

Il est là, trônant dans sa stalle,
Comme l'empereur du Milieu;
Il gouverne toute la salle;
C'est un oracle, c'est un dieu.
Il m'apprecie, il m'idolâtre;
Il sait par cœur tout mon théâtre.
Viens, mon claqueur, mon cher claqueur,
Que je te presse sur mon cœur!

Ce n'est pas un homme vulgaire
Que ce général inconnu,
Qui, tous les soirs, se met en guerre
Contre un public mal prévenu.
Comme il comprend! comme il admire!
Comme il sait bien pleurer ou rire!
Viens, mon claqueur, mon cher claqueur,
Que je te presse sur mon cœur!

Je regrette de ne pouvoir donner la pièce entière; mais l'espace m'est mesuré, comme on sait. Maudit espace! Sans cela, j'aurais eu grand plaisir à dire combien M. Nadaud est en progrès et combien sa manière semble s'être élargie. J'aurais cité encore un petit chef-d'œuvre, *les Bruits du silence*, et aussi *l'Épingle sur la manche*. A quoi bon y penser? Le metteur en pages du journal vient de me dire: « Tu n'iras pas plus loin! »

CHARLES MONSELET.

COURRIER DU PALAIS

Une arrestation sous la Commune. — Un homme de confiance et une mauvaise cachette. — Revendication. — Bonne foi. — Romanesque et invraisemblable. — Bonne action d'un vagabond. — Le troc des individualités. — La fin de l'imbroglio. — Une demoiselle qu'on refuse de marier. — Avis important. — Une leçon pour les jeunes filles.

L'INSURRECTION de la Commune fournira des épisodes de toutes sortes aux romanciers de l'avenir, et ceux d'entre ces écrivains dont l'imagination ne sera pas assez féconde pour enter des catastrophes privées sur la grande catastrophe publique, n'auront qu'à parcourir un journal de tribunaux à partir de l'année 1871, les sujets de nouvelles ne leur manqueront pas. Cependant je me permets de penser que l'on peut employer son temps et sa plume plus utilement et plus agréablement surtout.

Devant le tribunal civil s'est présentée une cause fort intéressante: L'abbé Moléon, alors curé de la paroisse de Saint-Severin, fut averti un soir que, le lendemain, il serait arrêté. Il paraît n'avoir rien tenté pour sauver sa vie, ou, du moins, sa liberté; car il fut arrêté et emprisonné le lendemain à l'heure dite. Cependant, pour préserver des titres, des valeurs qui lui appartenaient ou qu'il avait reçus en dépôt, il enferma tous ses papiers dans deux valises qu'il confia à la garde du suisse de l'église. Celui-ci, ancien sergent de ville, craignait, à ce double titre, d'être compromis; il alla cacher les deux valises dans un hangar où sa femme, marchande des quatre saisons, remisait sa voiture; puis il resta caché jusqu'à la rentrée des troupes.

L'abbé Moléon sortit de prison, le suisse sortit de sa cachette; mais les deux valises, quoique dissimulées sous des monceaux de vieilles caisses vides, ne se retrouvèrent plus. Certaines circonstances étaient de nature à faire croire que le suisse et sa femme n'étaient pas étrangers à cette disparition de valeurs importantes, et

une plainte en abus de confiance fut portée par M. l'abbé Moléon; mais une ordonnance de non-lieu intervint en faveur du suisse.

Ce que sont devenus tous ces titres, on ne le sait pas encore; mais M. l'abbé Moléon, ayant frappé les numéros d'opposition, un sieur Urbain, garçon de recettes, a reconnu qu'il en avait deux en sa possession et demandait la mainlevée pour pouvoir en toucher les coupons. Il les a achetés en 1872, régulièrement, par le ministère d'un agent de change. De leur côté, les ayants droit de M. l'abbé Moléon, aujourd'hui décédé, revendiquaient les titres en vertu de la loi spéciale du 12 mai 1874, qui déclare inaliénable des valeurs saisies par ordre du pouvoir insurrectionnel.

Le tribunal a donné gain de cause au garçon de recettes, dont, avant tout, la bonne foi est incontestable. Ce n'est pas par ordre de l'insurrection que les titres ont été saisis, et enfin la revendication est tardive, étant postérieure de plus de trois années à la constatation du vol.

De l'extraordinaire il n'y a qu'un pas pour arriver à l'invraisemblable. Un soir de l'année 1869, deux individus se trouvaient réunis dans le poste de sûreté de la gendarmerie d'Avallon. L'un se désolait, et à bon droit, car il avait déserté en 1861, et, depuis huit ans, il avait échappé à la justice militaire; il s'était fait une petite position, il allait se marier, quand il avait été pris, le matin même: c'était le nommé Chaplat.

L'autre prenait son malheur en patience, d'autant plus qu'il avait dissimulé ses papiers et s'était fait arrêter tout exprès pour trouver du pain et un asile pour la nuit: c'était Marechal.

Arrive l'heure des confidences; Chaplat raconte sa lugubre histoire, et il pousse des cris à fendre l'âme. — « Ne pleure pas tant, lui dit Marechal. Je vais prendre ta place! » Chaplat, à cette proposition, sèche ses larmes, met la main à la poche et fait cadeau à son généreux inconnu de 140 francs qu'il a dans sa poche, puis ils échangent leurs papiers respectifs; Chaplat devient Marechal, et Marechal devient Chaplat!

Mais ces transformations-là, dans la vie réelle, ne se font pas aussi facilement qu'au théâtre, et les gendarmes pour de vrai ne prennent pas une figure pour une autre; mais le hasard s'en mêle; on dirige les deux prisonniers sur le chef-lieu, et à la première étape ils sont remis l'un et l'autre à la surveillance d'une nouvelle brigade; de sorte que quand la brigade d'Avallon a tourné le dos, chacun des deux peut impunément répondre au nom de l'autre.

Ils se serrent chaleureusement la main, ils se quittent; on les sépare. Bon voyage et bonne chance!... C'était en 1869, et ils viennent seulement de se retrouver ensemble sur le banc des prévenus du conseil de guerre de Paris.

Marechal, sous le nom de Chaplat, a été condamné à cinq ans de réclusion et envoyé aux colonies en 1874, pour y finir son temps de service, ou plutôt le temps de service de Chaplat, et, aux colonies, il déserte; il est repris, et quand il se voit ramené à Brest, et sur le point d'être condamné, il raconte tout; il réclame son nom et son identité.

Cependant le vrai Chaplat, ayant les papiers de Marechal, s'était fait mettre facilement en liberté; il était retourné en Auvergne et s'était marié, il était père de trois enfants, il engraisait. Quel coup de foudre! Il est bien évident que les cinq ans de réclusion subis sous son nom n'effacent pas sa propre désertion; on ne peut pas subir sa peine par procuration. Le voilà donc qui revient encore à Paris se faire juger pour sa désertion de 1861... après seize ans!

On peut dire que les deux accusés n'ont pas peu étonné les juges et l'auditoire quand ils ont raconté leurs aventures, Chaplat en pleurant, Marechal avec calme, comme dans le poste d'Avallon, absolument.

Le conseil a condamné Chaplat à trois ans de prison. Quant à Marechal, qui n'a voulu, dit-il, que faire une bonne action, le conseil n'avait qu'à constater son identité, ce qui a été facilement exécuté, grâce à la présence de son père et à des tatouages qui décorent ses bras et sa poitrine.

Mais, son identité constatée, que va-t-il advenir de lui? On prétend qu'il va passer en jugement pour la désertion dont il s'est rendu coupable aux colonies. C'est impossible! On oublie qu'il n'était soldat que pour Chaplat; légalement, il n'était pas militaire, et il ne saurait être déserteur.

Ce qu'il y a de plus curieux, c'est que, depuis 1869,

un troisième Marechal a couru le monde. C'était un va-
gabond nommé Tuffières, qui, ayant trouvé les papiers
que Chaplat s'était empressé de jeter, se faisait passer
aussi pour Marechal; mais il avait fait une dangereuse
trouille; car il paraît que le vrai Marechal avait, de

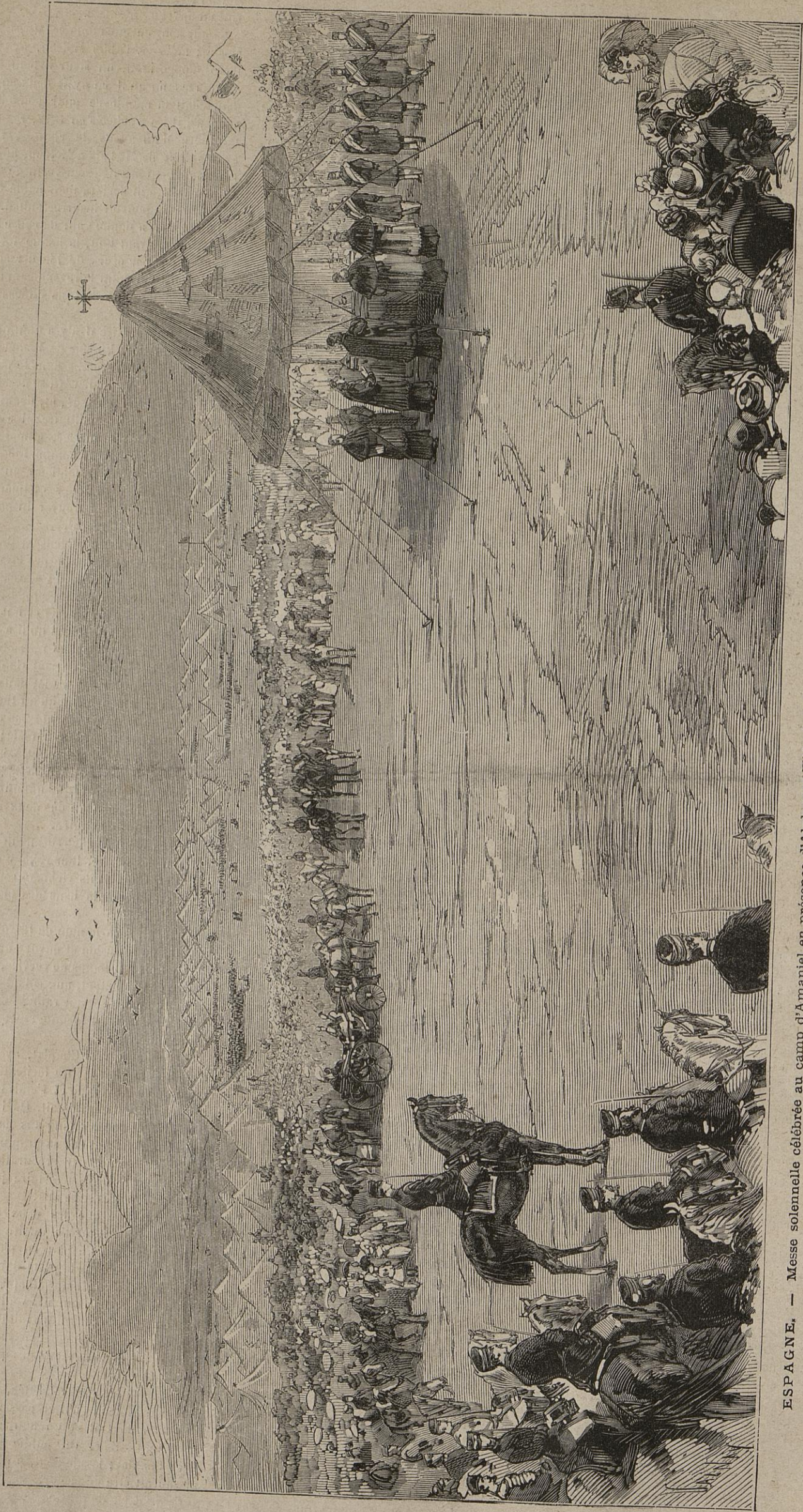
son côté, plusieurs condamnations à purger. Si bien
que Tuffières préféra encore reprendre sa personnalité,
si triste qu'elle fût.

Voilà ce qui s'appelle un imbroglio!

Maintenant, si je vous parle d'un tout petit procès

jugé à Compiègne, c'est moins pour exciter votre cu-
riosité que pour donner aux demoiselles qui ne veulent
pas voir leur mariage retardé un avis salutaire: « Si
vous êtes nées à Paris, avant l'année 1860, mesdemoi-
selles, ayez bien soin de rétablir votre acte de naissance

brûlé par les insurgés de la Commune. Savez-vous ce
qui est arrivé à une demoiselle de Compiègne, dont je
n'ai pas besoin de vous dire le nom? Elle est née en
1836, et elle n'a fait aucune démarche, comptant sur
les dispositions de l'article 70 du code civil, qui permet



ESPAGNE. — Messe solennelle célébrée au camp d'Amaniel en présence d'Alphonse XII et de la princesse des Asturies, la veille de son entrée à Madrid. — (Croquis de M. Balaca.)

à ceux qui se marient de suppléer à l'acte de naissance
par un acte de notoriété, en cas d'empêchement jus-
tifié; mais M. le maire de Compiègne n'a pas vu un
cas d'empêchement justifié dans le fait de l'incendie
des actes de l'état civil, puisque la loi en a prescrit le

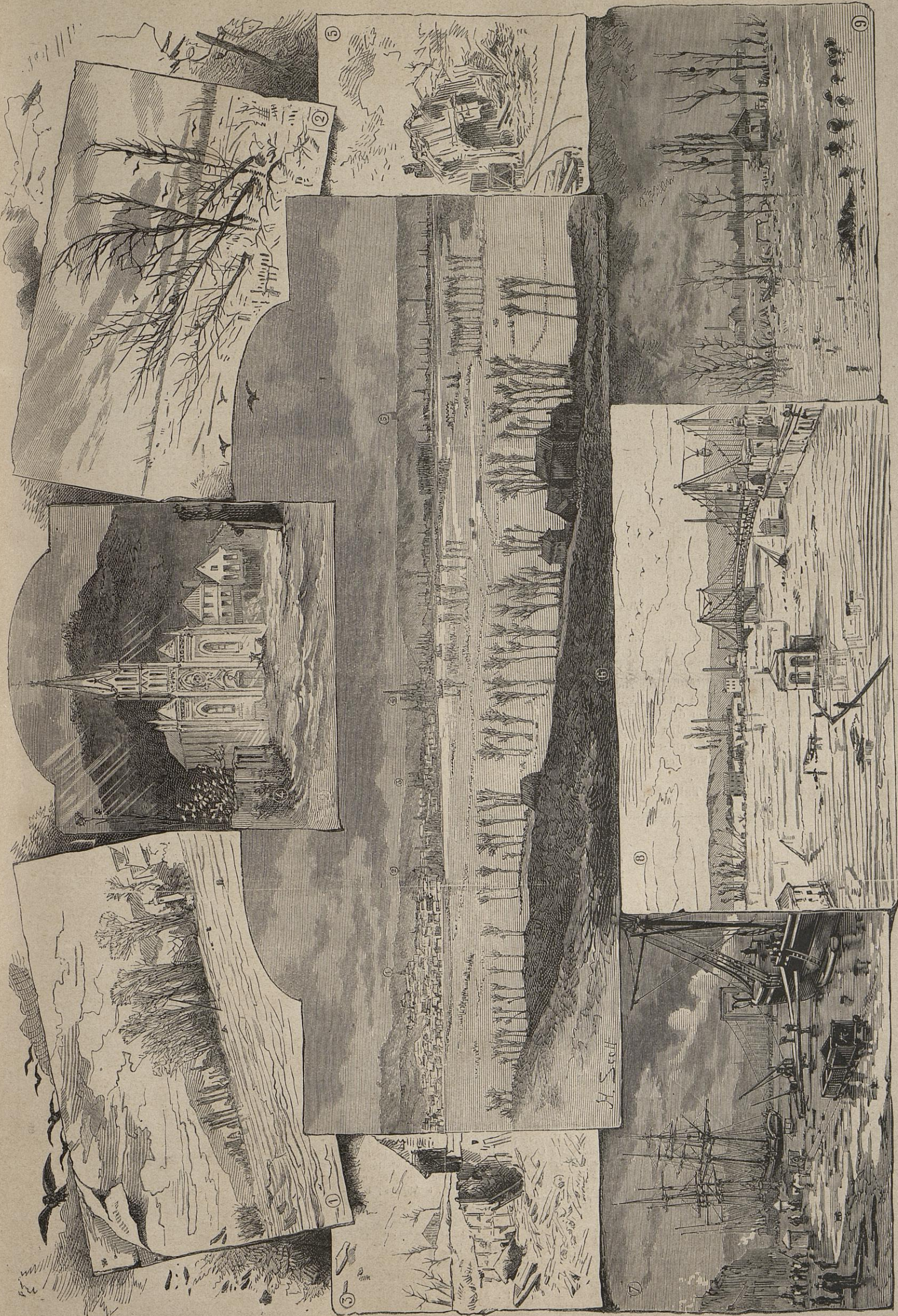
rétablissement et en a mis les moyens à la portée de
tous.

M^{lle} ..., que je ne nomme pas, a assigné M. le maire
devant le tribunal de Compiègne pour y être condamné
à la marier; mais le tribunal a été plus inflexible en-

core, et il a déclaré dans son jugement que cette pré-
scription de la loi de 1871 était impérative; que ce
n'était pas seulement une faculté offerte à celui dont
l'état civil était détruit de le rétablir, mais bien une
obligation qui lui était imposée.

Si bien, mesdemoiselles, que voilà une demoiselle de
vingt ans dont le mariage se trouve retardé d'un ou
deux mois!

Si ce n'est pas à faire frémir!



1. La Seine devant la Bouille. 2. Effets de l'ouragan, pris du pont de l'Arche. 3. Barrière du Havre à Rouen. 4. Place de l'église à la Bouille. 5. Gare d'Orléans. 6. Rouen et la Seine, vus du mont Riboudet. (1. Clocher de Saint-Gervais. 2. Tour de Jeanne d'Arc. 3. Saint-Ouen. 4. Notre-Dame. 5. Bon-Secours.) 7. Les quais de Rouen. 8. Elbeuf. 9. L'île du Petit-Guay.

L'INONDATION DE LA SEINE. — Rouen et ses environs. — (D'après nature, par M. Scott.)

PETIT-JEAN.

... par M. Scott.

CHRONIQUE MUSICALE

THÉÂTRE DE L'OPÉRA-COMIQUE. Reentrée de Léon Achard dans *la Dame blanche*. — Prochaine représentation de *Jeanne d'Arc* à l'Opéra.

Il faudra voir qui sera le plus tôt lassé de nous qui criions « ne fatiguez pas *la Dame Blanche!* » ou bien des directeurs de l'Opéra-Comique, qui épuisent les forces de la pauvre dame par un travail exorbitant.

On ne traite pas de la sorte les chefs-d'œuvre! car tout ou moins sont-ils respectables, parce qu'ils sont rares.

Pourtant, il faut bien l'avouer, nous nous égosillons en pure perte, depuis bien des années, à demander grâce pour *la Dame blanche*. Ce que nous sollicitons en sa faveur, ce n'est pas une place aux Invalides de la musique, mais seulement quelques années de vacances.

Après quoi, elle nous reviendrait fraîche, reposée et dans toute la verdure d'une seconde jeunesse.

Mais le régime auquel on la soumet est fait pour flétrir ses charmes, si vigoureux qu'ils soient. A tout propos, *la Dame blanche*, accompagnée de son fidèle *Chalet*, qui lui sert humblement de lever de rideau! Un chanteur de la pièce nouvelle tombe-t-il malade, *la Dame blanche* est là toute prête pour le changement d'affiche. Le directeur se sent-il la tête lourde et vide d'idées au moment de fixer les spectacles de la semaine, il prend sa plume et écrit machinalement ces trois mots: *la Dame blanche*. Enfin, au moindre accident, *la Dame blanche* est là avec sa complaisance inépuisable. Ce n'est plus la maîtresse de la maison, c'en est la servante.

A ce métier, les partitions finissent par s'user. Pour mieux dire, ce sont ceux qui les chantent et ceux qui les écoutent dont la sensibilité musicale s'émousse.

Et puis, quand un opéra reste pendant un demi-siècle au répertoire, il arrive que tout le personnel de la maison est en état de le chanter vaillamment. Alors la direction trouve commode d'en distribuer les rôles suivant sa fantaisie ou les besoins du service. Et elle ne tient plus compte des « emplois », c'est-à-dire de la bonne appropriation des voix et des talents aux personnages de la pièce.

Ainsi nous voyons aujourd'hui le même M. Thier-

ry jouer Gaveston dans *la Dame blanche*, et le lendemain Aboulifar dans *le Caid*, ou Gil-Pérès dans *le Domino noir*; la même M^{me} Frank-Duvernoy chanter la Reine dans *le Pré aux Clercs*, et Anna dans *la Dame Blanche*.

Ce sont là des expédients dont une scène subventionnée pourrait abandonner l'usage aux théâtres besoigneux des petites villes.

Mais l'Opéra-Comique, qui nous est si cher, à nous et à plusieurs millions d'autres personnes, est en travail de résurrection; aussi n'est-ce que pour mémoire que nous signalons ces abus, qui sont certainement à la veille de disparaître.

Déjà même la vieille maison Favart a pris un certain air de renouveau. Un public assez nombreux, et qui n'avait guère envie de dormir, était accouru l'autre soir pour reprendre ses relations amicales avec Léon Achard.

Il est vrai que c'est dans l'immuable *Dame blanche* qu'Achard a fait sa rentrée. Mais c'était obligé et comme écrit d'avance, puisque son meilleur rôle, celui où il a débuté avec succès en 1862, est le rôle de Georges Brown. Il n'a fait que reprendre son bien. Ou bien encore, lui dont la voix a résisté aux atteintes du temps, il aura voulu nous rajeunir de quatorze ans en faisant renaître nos impressions d'autrefois.

Achard est en possession de plusieurs qualités recommandables; il a surtout à son actif une instruction générale qui lui donne une supériorité réelle sur beaucoup de ses camarades. Il chante et joue la comédie en lettré, avantage que possédait aussi Roger, et qui est moins indifférent qu'on ne le croit à l'exercice des professions artistiques.

A la vérité, on ne débrouille pas bien tout d'abord l'importance que peut avoir un diplôme de bachelier ès lettres ou de licencié en droit, caché dans la poche de Georges Brown. Il n'en est pas moins constant qu'à mérite égal de voix, on peut encore distinguer entre deux chanteurs celui dont l'esprit est plus cultivé. Un je ne sais quoi d'intelligent, de souple, de sensitif, le signalera et lui fera prendre l'avance sur ses camarades.

Or, voyez l'heureuse rencontre, si tant est que le hasard soit en jeu: en France, le ministre de l'instruction publique est en même temps ministre des beaux-arts.

Le retour d'Achard a donc rendu un peu de vie à l'Opéra-Comique. Ce soir-là, le public était autrement vivace, pour ne pas dire vivant, que les jours précédents, où il faisait le mort. Je ne sais quel souffle de bienveillance et de contentement il y avait dans l'air, mais on a entendu des bravos par-

tir des loges à l'adresse des solistes de l'orchestre. Quand il en va ainsi, c'est toujours bon signe.

Et maintenant, en guise d'anecdote finale, voici un fragment d'une lettre écrite par Boieldieu à propos de son œuvre de prédilection:

« J'ai lundi un grand concert chez le ministre de la maison du roi. On y chante *la Dame blanche*. Je tiens le piano et Rossini chante la partie de Feréal (Dickson) dans le trio du premier acte. Il la dit comme un ange et avec beaucoup de comique. Nous avons répété hier soir chez moi et nous avons ri comme des fous. M. le duc d'Aumont s'est brouillé avec M. le vicomte de Larochefoucauld, en ne voulant pas permettre aux acteurs de Feydeau de chanter. On est obligé de se passer d'eux. C'est Adolphe Nourrit, M^{lle} Cinti et Rossini qui les remplacent. Entre nous ça n'en va pas plus mal, Pouchard excepté, dont Nourrit est très-loin pour l'élégance de l'exécution. On ne s'attend pas à ce que Rossini chante; c'est une surprise qu'il veut faire de la manière la plus aimable pour moi. »

Ce curieux document nous est fourni par M. Arthur Pougin, qui l'a utilisé dans son livre si intéressant sur *Boieldieu*.

— Il est très-probable que notre prochaine chronique traitera de la *Jeanne d'Arc* que l'Opéra nous promet depuis si longtemps. La représentation est, en effet, annoncée pour un de ces jours les plus prochains.

Nous n'avons pas encore d'opinion faite sur une partition dont nous ignorons encore jusqu'à la dernière double-croche. Mais il nous semble qu'un grand mouvement de sympathie se prononcera en faveur d'une œuvre lyrique qui commente une page aussi glorieuse de notre histoire.

L'invasion refoulée, l'ennemi pilé sous les pieds de nos chevaux! On peut s'attendre à ce qu'un spectacle aussi reconfortant soit reçu avec acclamation.

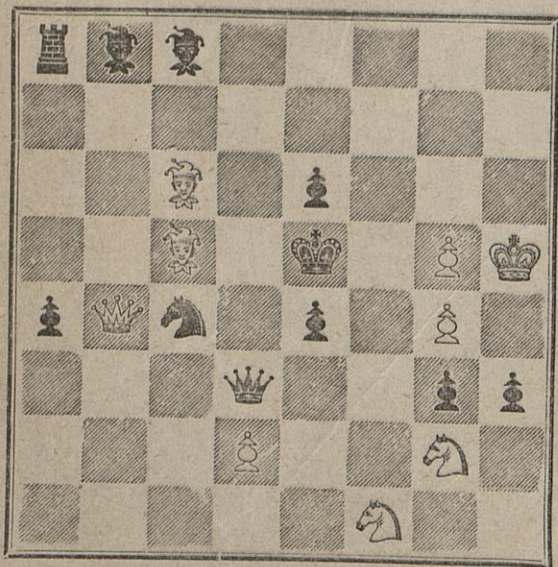
ALBERT DE LASALLE.

Nous avons annoncé dans notre dernier numéro la mort de notre regretté collaborateur M. Moullin. Les personnes qui auraient quelques-unes de ses œuvres en dépôt sont priées de vouloir bien en avertir M. Louis Moullin fils, 147, rue de Rennes, qui leur en serait extrêmement reconnaissant.

ÉCHECS

PROBLÈME N° 598

COMPOSÉ PAR M. GELBFUHS



Les Blancs font mat en cinq coups

Solution du problème n° 596.

- 1. P 4 D
- 2. F 3 D, échec
- 3. D 3 R ou C 6 C, échec et mat.

- 1. R pr. C (Var.)
- 2. R ad libitum

(A)

- 2. D 6 C, échec
- 3. C 6 R, échec, et mat.

- 1. F pr. C
- 2. R 5 F

(B)

- 2. C 6 D, échec et mat le coup suivant.

(C)

- 2. D pr. P, échec
- 3. P 3 D, échec et mat.

- 1. P 7 FR
- 2. R pr. C

(D)

- 2. D 3 R et mat le coup suivant.

Solutions justes: MM. Quéval; Misselioux; H. Le-maire; A. Vancouyghem; le café Chopart, à Arras; Camille; le cercle de Château-la-Vallière; L. de Croze; le café Central à Péronne; le café du Balcon, à Beziers; le cercle Raimbaud à Orange; Em. Frau; Mess des officiers du 129^e, au Havre; les vieux garçons de M^{me} Rommy; Grand café de Lorient, à Genève; le cercle des Echecs de l'Isle-sur-le-Doubs; le grand café Serin, à Angers; F. Signoud; le cercle de Blois; Kassioth.

Autres solutions justes du problème n° 595: Le Liceo de Malaga; le cercle de Château-la-Vallière; le cercle agricole de Saint-Germain-Lembron.

Problème nos 590 et 591: M. Fréd. Granados, à Savannah (Etats-Unis).

PAUL JOURNOUD.

Soupir et baiser, Rayons Perdus, mélodies de J. Kluge; *Frais au champagne, Pazzo d'amor*, pour chant, sont acclamées.

Les Annonces et Insertions sont reçues Chez MM. L. AUBOURG et Co, 10, place de la Bourse, et dans les bureaux du journal.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS:

Hélas! retourne-t-on au livre de la vie la page du bonheur!

Ont deviné le dernier rébus: MM. l'OEtype du café de l'Univers au Mans; A. T., de Vienne (Isère).

EN VENTE A LA LIBRAIRIE ACADEMIQUE DIDIER ET C^o, Quai des Grands-Augustins, 35, Paris.

Les Métamorphoses de Feruc l'Estrange; Reboisement et Inondations, par M^{lle} Bourotte. 4 vol. in-12. 2 fr. 50. Le Testament d'une vieille Fille, par M^{lle} Ad. Rogron. 1 vol. in-12. 3 fr. Les Coeurs simples, par Hippolyte Audeval. 4 vol. in-12. 3 fr. La Loi de Dieu, nouvelles, par Charles Deslys. 1 vol. in-12. 3 fr. Flavia, Scènes de la vie chrétienne au quatrième siècle, par l'abbé A. Hurel, 2^e édit. 4 vol. in-12. 3 fr. 50

AVIS AUX MALADES

Moi, M^{me} Veis, rue Soufflot, 21, à Paris, certifie qu'étant malade depuis vingt ans, et ayant suivi plusieurs traitements pour une gastralgie pilorienne et un commencement d'hydropisie, je n'ai obtenu aucun soulagement. Chaque fois que j'avais pris mes repas, mon ventre devenait gonflé et tellement sensible, que je ne pouvais pas même supporter mes vêtements; mes digestions, si pénibles, que je rendais toute nourriture. Malgré les soins que je prenais à préparer les mets les plus légers, rien ne passait; mon état était bien déplorable et me désespérait, quand j'entendis parler du Vin régénérateur MARTIN, rue Gracieuse, 27. Je fis usage de ce vin par acquit de conscience, car j'avais tant pris de remèdes que je n'avais pas plus de confiance pour ce vin que pour tout ce que j'avais pris jusqu'alors. Mais, au bout de six mois, je me suis trouvée radicalement guérie. Aujourd'hui, je bois et mange tout ce qui me fait plaisir, mes digestions sont parfaites, j'ai repris mon corset comme étant jeune fille, et ma santé porte envie à tout le monde.

Femme VEIS

Pâte Codéine Zed Méd. Expos. Paris 1875. Le sirop et la pâte du Dr Zed sont infailibles contre les irritations de poitrine, bronchites, etc.



NEUFALINE nettoie gants, étoffe, chapeaux d'hommes. 1 gr. flac. avec inst., 1 fr. 25. Chez les pharm^o et princ. détaill., qui procureront au même prix. Vente en gros, 7, rue de Jouy, Paris.

AVIS AUX MÈRES DE FAMILLE TAMAR INDIEN GRILLON

Fruit laxatif rafraîchissant, le plus agréable purgatif des Enfants, rétablit les fonctions journalières chez les personnes sédentaires ou alitées, n'a pas les inconvénients des autres purgatifs irritants: aloès, podophyle, jalap, scammonée, etc.: 2 fr. 50 la boîte. Paris, Ph. GRILLON, 25, r. Grammont, et toutes pharmacies.

DERNIER PERFECTIONNEMENT Se MÉFIER des CONTREFAÇONS VELOUTINE VIARD POUDRE De RIZ rafraîchissante 5 BIS, RUE AUBER, PARIS

CACHEMIRE DE L'INDE Robes, seul dépôt en Europe, l'Union des Indes, 1, r. Auber.

PIANOS et ORGUES DE TOUS FACTEURS CRÉDIT 3 ANS de Chez SCHACK, 53, rue Caumartin. Envoi en province.

EAU GAULOISE A BASE DE GLYCÉRINE ET D'ARNICA Pour l'Hygiène et la RECOLORATION des Cheveux et de la Barbe Entrepôt Général à Paris, 4, RUE DE PROVENCE, Paris.

BEGUE L'INSTITUTION DES BÈGUES DE PARIS ouvre un cours le 10 avril. Ecrire à MM. CHERVIN, a. d'Éylau, 90.

DIABÈTE Sucre P. GARNIER, chim., à Noyon (Oise). Guérison sur lui-même et nombreux succès. Anti-diabétique, dont l'usage entraine complètement la formation du sucre dans l'économie. Notice 1 franc.

CEINTURE contre le mal de mer. CEINTURE de sauvetage. CEINTURE pour monter à cheval. CEINTURE pour soutenir l'abdomen. CHARBONNIER, fab^r, r. St-Honoré, 376. Assomption.

MONITEUR DES TIRAGES FINANCIERS (13^e ANNÉE) 104, rue de Richelieu, Paris (13^e ANNÉE) PROPRIÉTÉ & ORGANE DU CRÉDIT GÉNÉRAL FRANÇAIS Société anonyme au Capital de trois millions PARAIT TOUS LES JEUDIS Causeries financières. — Cours des valeurs cotées et non cotées. — Tableau et prix des coupons. — Comptes rendus des assemblées. — Recettes des chemins de fer. — Bourses de Paris, Lille, Lyon, Marseille. — Bilans des institutions de crédit. — Listes des tirages. Prime gratuite: LE CALENDRIER-MANUEL DU CAPITALISTE POUR 1876 Volume plein de renseignements pratiques à l'usage des capitalistes et des rentiers.

PÂTE ÉPILATOIRE Enlève radicalement tout duvet importun sur le visage sans aucun danger pour la peau. Pr.: 10 fr. — EAU DUSSEY, recolorer en cinq jours, sans teinture, les cheveux blancs et la barbe. Reussite certaine. Innocuité absolue. Prix: 5 fr. — M^{me} DUSSEY, parfum. spéciale, 1, rue Jean-Jacques-Rousseau, au 1^{er}, Paris.

ANNONCES

DE MM. LES OFFICIERS MINISTÉRIELS

GRANDE PROPRIÉTÉ EAUX VIVES et Vue Splendide, à JUVISY-SUR-ORGE (S.-et-O.), ligne de Lyon et d'Orléans (50 trains par jour). S'adr., à Paris, à M. Vallienne, ft de bronzes, 13, r. St-Anastase, et à M^e Jozox, not., boul. St-Denis, 9.

VALLÉE de Montmorency, vue splendide, maison de campagne, à St-Leu Taverny (S.-et-O.) dite le Haut-Terre, communs, jardins et pièce d'eau, 16,500 m., à ADJUGER, sur une enchère, en la ch. des not. de Paris, le 14 avril 1876. — M. à p.: 56,000 fr. — S'adr., sur les lieux, à M^{lle} WATEBLED et à M^e DELACOUR, notaire à St-Leu, et à M^e MAGNE, notaire à Paris, 14, rue Bellechasse

BEL HOTEL A PARIS, 50, RUE ABBATUCCI A adjuger, sur une ench., en la ch. des not. de Paris, le mardi 4 avril 1876, sur mise à prix de 375,000 fr. S'ad. à M^e TURQUET, notaire, 6, rue de Hanovre.

CHATEAU DE BOURDONNÉ Con de Houdan, (S.-et-O.), ligne de l'Ouest, gare de Montparnasse, st. du Perray. — Parc clos, Rivière, Terres labourables, Prés et Bois. — Cont.: 15 hect. — M. à p.: 80,000 fr. Le mobilier devra être pris pour 10,000 fr. en sus. A ADJUGER, même sur une enchère, en la ch. des notaires de Paris, le mardi 2 mai 1876. S'adr. aux not.: M^e Quoniam, à Houdan, et M^e BAZIN, à Paris, rue Ménars, 8, dépos^o de l'enchère.

MAISON avec JARDIN, A PASSY hameau Boulaivilliers, 7, à vendre, même sur une enchère, en la chambre des notaires de Paris, le mardi 11 avril 1876. Mise à prix: 40,000 fr. S'ad. aux notaires: M^e Galin, rue St-Marc, 18, et M^e Goupil, quai Voltaire, 23, dépos^o de l'enchère.

FERME ET BOIS DE CHAMPHOUDRY canton nord de Dourdan (Seine-et-Oise), à vendre, même sur une enchère, en la chambre des notaires, le mardi 2 mai 1876, à midi. Revenu net: Ferme, 12,500 fr. — Bois, 500 fr. Mises à prix: Ferme, 380,000 fr. — Bois, 12,000 fr. S'ad. à M^e Corrad, not. à Paris, rue Monsigny, 17.

MAISON A PARIS-PASSY, r. Nicois, 39, à adjuger, même sur une enchère, en la ch. des notaires de Paris, le 18 avril 1876, à midi. Revenu: 4,900 fr. — Mise à prix: 50,000 fr. S'ad. à M^e Péan de St-Gilles, not., 2, r. de Choiseul.

ADJON, sur une ench., en la ch. des not. de Paris, le 25 avril 1876, d'une MAISON CAMPAGNE A DRAVEIL (S.-et-O.), Gde-Rue, 29, st. de Ch. de fer de Paris à Corbeil, à 30 m. de Paris. Contenance: 10,580 m. — Mise à prix: 65,000 fr. S'ad. à M^e LEFEBVRE, r. Tronchet 34, dépos^o de l'enchère; M^e Demonts, pl de la Concorde, 8, not^o à Paris; et à M^e Marcheix, not. à Villene-St-Georges.

CHATEAU à 6 kilom. de Chaumont (Haute-Marne), parc, rivière, bois et ferme, A VENDRE, ensemble ou séparément. Chasse et pêche exceptionnelles. — S'adr. à M^e FOVARD, not. à Paris, boulevard Haussmann, n^o 94.

ADJON, même sur une ench., en la ch. des not. de Paris, le 25 avril 1876, d'un HOTEL rue Blanche, 39, entre cour et jardin. Cont.: 600 m. — Mise à prix: 275,000 fr. Une PROPRIÉTÉ de Boulogne, 10 et 10 bis. — 648^m Rev. net, 9,100 fr. — M. à p.: 120,000 fr. S'ad. à M^e BAUDOIN, not., r. de Châteaudun, 38.

VILLE de PARIS. Adjon, s. une ench., en la ch. des not. de Paris, le mardi 11 avril 1876, de un TERRAIN propre à bâtir, à Paris, rue du Mont-Genis, à l'angle des rues Saint-Vincent et Lamarck. — Contenance: 6,259 m. Mise à prix (20 f. le m²): 125,181 fr. — S'ad. aux not.: M^e J.-E. Delapalme, r. Auber, 41, et M^e Mahot Delaquerantonnais, r. de la Paix, 5, dép. de l'ench.

HOTEL AVEC JARDIN RUE BOUDREAU, 7 Près le NOUVEL OPERA A VENDRE, SUR LICITATION, même sur une enchère, en la ch. des not^o de Paris, le mardi 25 avril 1876. Conten.: 3,616 m². — Mise à prix 1,100,000 fr. S'adr. aux notaires, M^e Second, rue Laffitte, 7, dépositaire de l'enchère, et M^e PÉRISSÉ, rue Pasquier, 31, — qui délivreront les permis de visiter.

ADJON, même sur une ench., en la ch. des not. de Paris, le mardi 25 avril 1876 à midi: 1^o MAISON à PARIS rue de la JUSSIENNE, 21 Revenu brut: 22,000 fr. — Mise à prix: 200,000 fr. 2^o MAISON à PARIS rue D'ARGOUT, 52 Revenu brut: 5,000 fr. — Mise à prix: 50,000 fr.

3^o HOTEL à NEUILLY rue Jacques-Dulud, n^o 7, avec façade donnant sur l'avenue de Neuilly, écuries, remises, jardin — Conten. 1,77am. — M. à prix: 125,000 fr. S'adr. aux not.: M^e AUBRON, avenue Victoria, 18. M^e Robert, boulevard St-Denis, 24; et M^e Corrad, dépos^o de l'enchère, rue Monsigny, n^o 17.

COLLECTION DE FEU M. ED. L. JACOBSON DE LA HAYE TABLEAUX DES PRINCIPAUX MAITRES DE L'ÉCOLE MODERNE VENTE HOTEL DROUOT, SALLES N^{os} 8 ET 9 Les vendredi 28 et samedi 29 avril 1876 à 3 heures Commissaire-priseur: M^e CHARLES PILLET, r. Grange-Batelière, 10. Expert: M. DURAND-RUEL, r. Laffitte, 16. Avec le concours de M. FRANCIS PETIT rue St-Georges, 7. Chez lesquels se trouve le Catalogue. EXPOSITIONS PARTICULIÈRE le mercredi 26 avril PUBLIQUE le jeudi 27 avril 1876 de 1 heure à 5 heures.

MAISON à RUE MARTEL, 17 A ADJUGER, même sur une enchère, en la chambre des not. de Paris, le mardi 11 avril 1876, à midi. Rev. brut: 12,000 fr. Mise à prix: 120,000 fr. — S'adr. à M^e TROUSSELLE, not., boul. Bonne-Nouvelle, 25.

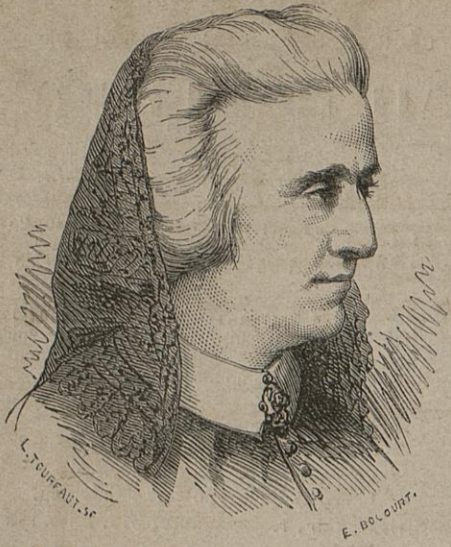
ADJON, même sur une enchère, en la ch. des not. de Paris, le mardi 18 avril 1876, de 2 MAISONS A PARIS, 25 ET 28, RUE DE VENISE Le n^o 25. Rev. brut, 2,500 f. — M. à prix: 25,000 f. Le n^o 28. Rev. brut, 5,140 f. — M. à prix: 50,000 f. S'ad. à M^e TANSARD, not., rue Gremer-St-Lazare, 5.

MAISONS RUES SAINT-HONORÉ, 217, PARIS ET 29 JUILLET, 9, A ADJUGER, même sur une enchère, en la ch. des not. de Paris, le 2 mai 1876. — Conten., 1,231 m². — Rev., susceptible de grandes augment., 51,100 fr. Mise à prix: 500,000 fr. Du au Crédit foncier, 350,000 fr. S'adr. à M^e LAVIGNAT, notaire, rue Auber, 5.

COLLECTION DE FEU M. S. VAN WALCHREN VAN WADENOYEN DE NIMMERDOR (HOLLANDE) TABLEAUX DES PRINCIPAUX MAITRES DE L'ÉCOLE MODERNE VENTE HOTEL DROUOT, SALLES N^{os} 8 ET 9 Les lundi 24 et mardi 25 avril 1876 à 2 heures 1/2 précises EXPOSITIONS PARTICULIÈRE le samedi 22 avril 1876. PUBLIQUE le dimanche 23 avril. Commissaire-priseur: M. CHARLES PILLET, r. Grange-Batelière, 10. Expert: M. DURAND-RUEL, rue Laffitte, 16. Avec le concours de M. FRANCIS PETIT rue St-Georges, 7. Chez lesquels se trouve le Catalogue.

ADJON, même sur une enchère, en la ch. des not. de Paris, le mardi 4 avril 1876, d'une PROPRIÉTÉ à Paris, rue des Vosges, 3. Revenu brut: 21,240 fr. — Mise à prix: 290,000 fr. S'ad. à M^e Barre, notaire, boul. des Capucines, 9.

A VENDRE BELLE PROPRIÉTÉ D'AGRÈMENT ET DE RAPPORT sise à L'ISLE-ADAM à une heure de Paris, ligne du Nord, HUIT TRAINS PAR JOUR ALLER ET RETOUR, à quatre minutes de la gare du chemin de fer. Bureau de poste, bureau télégraphique. GRANDE MAISON d'habitation au centre d'un parc admirablement dessiné et planté d'arbres les plus variés. Eaux vives, pièces d'eau, vivier, glaciers. MAGNIFIQUE POTAGER. Serres, communs. Vues admirables sur la vallée de l'Oise; charmantes promenades aux environs. Mise à prix: 240,000 fr. S'adresser pour tous renseignements à M. Abel Yon, 13, quai Voltaire, Paris.



M^{me} la comtesse M. d'Agoult (Daniel Stern),
décédée. — (Photog. Carjat.)



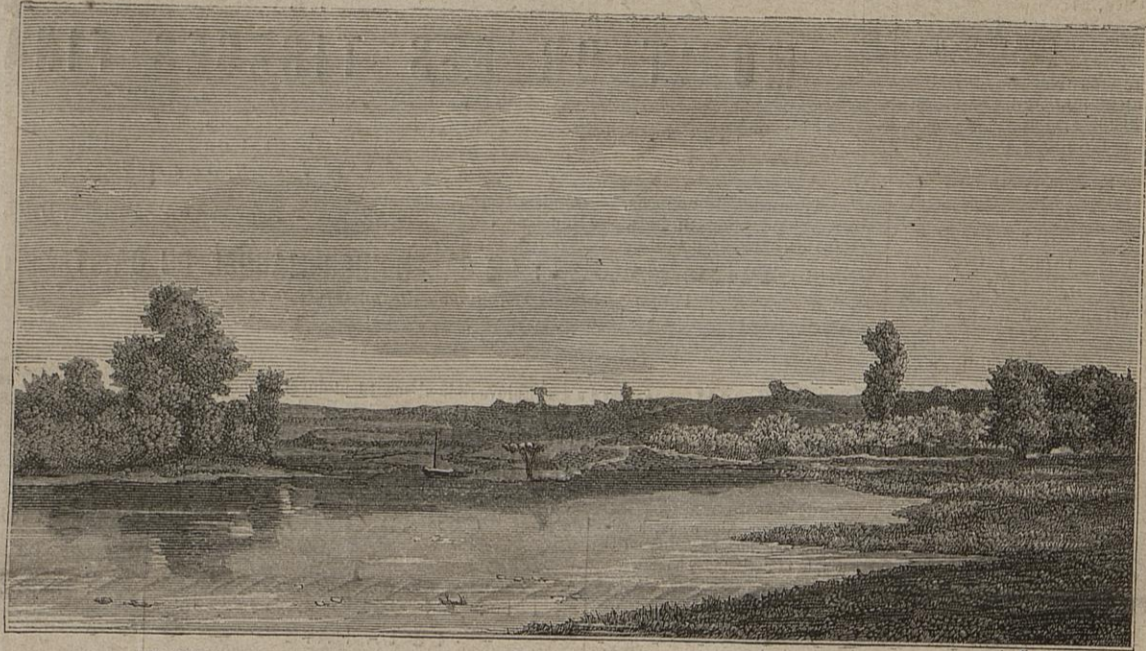
M. Holmès, compositeur anglais,
décédé à Paris.



M^{me} Louise Colet, décédée.
(Photog. Bernoud.)

UNE VENTE ARTISTIQUE

Parmi les ventes de l'hôtel Drouot, il en est une qui nous intéresse plus que les autres, parce que nous savons qu'elle est au profit d'un artiste dont les ressources ne sont pas à la hauteur du talent. Nous ne le nommerons pas, quoiqu'il soit très-honorable pour lui d'avoir su attirer spontanément sur son nom la générosité de ses confrères dès qu'ils ont connu sa situation critique. Nous n'aurons pas la même réserve pour les donateurs dont on retrouvera les œuvres dans la dite vente, à côté d'œuvres anciennes; ce sont, d'ailleurs, des noms connus et déjà aimés du public, tels que Daubigny (que nous reproduisons ici), Lenepveu, Barrias, Desgoffes, Feytaud, Leyendecker, etc., etc. Nous n'oublierons pas un Corot, venant d'un ami



AUVERS (Oise), tableau de M. Daubigny, faisant partie de la vente artistique du 3 avril, à l'hôtel Drouot.

du maître. Enfin les statues sont représentées également par des terres cuites de Delaplanche, Taluet, Bartholdi, Rude et autres. La vente aura lieu lundi 3 avril, à l'hôtel Drouot, et l'exposition publique le dimanche 2. — Qu'on se le dise.

L'ACCUSÉ T'KIND

Sans vouloir aider à la triste célébrité de M. T'Kind, il nous a semblé intéressant, au moment où le nom de ce personnage est dans toutes les bouches, de publier tel quel le croquis que veut bien nous communiquer M. Lippman au moment où nous mettons sous presse. Le croquis est, du reste, signé d'un nom bien connu dans les arts, M. Escossura. Quant au procès, M. Petit-Jean est là pour le raconter fidèlement à nos lecteurs.

Chez Lippman, je vous envoie un croquis de T'Kind fait sur place dans la fameuse salle de Bow-Street. M^{rs} Duns conviendrait m'avoir gracieusement donné une bonne place. Saitis

L'accusé T'Kind à Bow-Street (d'après le croquis de M. Escossura).

Refusez les contrefaçons. — N'acceptez que nos boîtes en fer-blanc, avec la marque de fabrique *Revalescière Du Barry* sur les étiquettes.

SANTÉ A TOUS rendue sans médecine, sans purges et sans frais, par la délicieuse farine de santé, dite

REVALESCIÈRE

Du BARRY, de Londres

Trente ans d'un invariable succès, en combattant les dyspepsies, mauvaises digestions, gastrites, gastralgies, palpitations, nausées, vomissements, constipation, coliques, phthisie, toux, asthme, étouffements, étourdissements, oppression, congestion, névrose, insomnies, mélancolie, diabète, faiblesse, épuisement, anémie, chlorose, tous désordres de la poitrine, gorge, haleine, voix, des bronches, foie, intestins, membrane muqueuse, cerveau et sang. C'est, en outre, la nourriture par excellence qui, seule, réussit à éviter tous les accidents de l'enfance. — 88,000 cures annuelles, y compris celles de M^{me} la duchesse de Castestuart, le duc de Pluskow, M^{me} la marquise de Bréhan, lord Stuart de Decies, pair d'Angleterre, M. le docteur professeur Wurzer, etc., etc.

Cure n° 65,311

Vervant, le 28 mars 1866.

Monsieur, — Dieu soit béni! votre Revalescière m'a sauvé la vie. Mon tempérament, naturellement faible, était ruiné par suite d'une horrible dyspepsie de huit ans, traitée sans résultat favorable par les médecins, qui

déclaraient que je n'avais plus que quelques mois à vivre, quand l'éminente vertu de votre Revalescière m'a rendu la santé.

A. BRUNELIÈRE, curé.

Cure n° 45,270

PHTHISIE. — M. Roberts, d'une consommation pulmonaire avec toux, vomissements, constipation et surdité de 25 années.

Cure n° 74,442

Courmes, par Vence (Alpes-Maritimes) juillet 1871.

Depuis que je fais usage de votre bienfaisante Revalescière, je ressens une nouvelle vigueur; la laryngite dont je souffre depuis deux ans tend à disparaître avec le malaise que j'éprouvais dans tous les membres.

MEYFFRET, curé.

Cure n° 68,413

M. Lacan père, de 7 ans de paralysie des jambes, des bras et de la langue.

Quatre fois plus nourrissante que la viande, elle économise encore 50 fois son prix en médecines. En boîtes : 1/4 kil., 2 fr. 25; 1/2 kil., 4 fr.; 1 kil., 7 fr.; 12 kil., 60 fr. — Les Biscuits de Revalescière, en boîtes de 4, 7 et 60 fr. — La Revalescière chocolatée, en boîtes de 12 tasses, 2 fr. 25; de 24 tasses, 4 fr.; de 48 tasses, 7 fr.; de 576 tasses, 60 fr.; ou environ 10 cent. la tasse. — Envoi contre bon de poste, les boîtes de 32 et 60 fr. franco. — Dépôt partout chez les bons pharmaciens et épiciers. — Du BARRY et C^o, 26, place Vendôme, Paris.

Le directeur-gérant : PAUL DALLOZ.

PARIS. — IMPRIMERIE A. BOURDILLIAT, 13, quai Voltaire.